

+

AMDG

Chers amis,

Frères et sœurs,

De nouveau ce soir nous voici réunis afin de faire mémoire d'un homme, d'un Roi, d'un chrétien. Certains peuvent y voir l'expression d'une nostalgie plus ou moins honnête, d'autres y décèlent une célébration désuète sans beaucoup de sens, d'autres enfin peuvent y voir la manifestation ou l'affirmation d'une idéologie politique.

Or, il me semble qu'il n'en n'est rien ou plutôt qu'il ne devrait pas en être ainsi.

Lorsque le Roi Louis XVI a rendu son témoignage il ne l'a pas fait pour défendre une idéologie ou un régime politique, à l'inverse des intentions homicides de ses bourreaux, il a rendu témoignage de sa Foi, de la primauté de sa Foi, de la Souveraineté de la Foi.

Il faut donc éviter de tomber, selon nous, dans deux erreurs.

La première serait de se limiter à faire un panégyrique du Roi qui ne serait qu'un rappel du passé, mais il existe d'excellentes biographies qui ont renouvelé la perception de Louis XVI, bien loin des caricatures véhiculées, encore aujourd'hui, par les manuels d'histoire.

La seconde serait d'en faire l'expression d'une sorte de nostalgie de l'Ancien Régime comme s'il s'agissait d'un âge d'or enviable et à faire revivre en oubliant au passage que Louis XVI essaya tout au long de sa vie d'en réformer les abus afin d'y faire régner une Justice plus parfaite qui lui faisait défaut.

Quoiqu'il en soit, ces deux voies ne m'apparaissent pas rendre Justice au Roi.

Or, la valeur et la pérennité de cette célébration nous démontre par le fait même que par-delà les siècles la mort du Roi nous enseigne encore aujourd'hui, et qu'elle pèse encore lourdement sur la conscience nationale.

Dès lors, l'exemple donné par Louis XVI est vivant, il est plus qu'un exemple, il est un enseignement qui nous parle encore et qu'il convient de rapporter à la situation actuelle de notre Nation appelée de toute part à se ressaisir et particulièrement dans cette période où elle semble si profondément déboussolée.

Car au fond, ce qui s'est joué durant ces journées de décembre 1792 et de janvier 1793 est un affrontement dont les prodromes d'alors s'épanouissent en fleurs bien amères aujourd'hui.

Cet affrontement, dont le Roi fut la malheureuse victime, opposait deux vérités ou plutôt voulait détruire la vérité au profit d'une autre.

Cette tentation n'était pas nouvelle, l'humanité a souvent voulu se défaire d'un rapport à la vérité qui semblait l'empêcher de s'affirmer libre et indépendante.

Le texte de Saint Paul que nous venons d'entendre montre l'écho et l'actualité de cet affrontement entre Dieu et les hommes refusant Dieu et la manière dont le Créateur traite, avec douceur, une pédagogie déroutante et miséricorde ces orgueilleux.

« *Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les sages, ce qu'il y a de faible dans ce monde voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les forts* ». (I Co 1, 26)

Confondre les sages et les forts c'est démontrer la vacuité de leur orgueil, c'est révéler la vanité de leur supériorité c'est au fond manifester à la face du monde leur erreur et leur triste solitude.

Lorsqu'on se penche sur les actes du soi-disant procès du Roi devant la Convention nationale on est immédiatement frappé par l'orgueil de ceux qui n'étaient pas des juges mais des accusateurs. Ils affirment, ils assènent, ils martèlent, ils imposent une vérité aux contours mal définis qui finira par leur échapper.

Cette vérité si faible qu'elle ne peut s'imposer que par la menace et la punition. Les Conventionnels voulaient imposer la Raison, la liberté et la Vertu à tous les hommes en pervertissant le sens même des mots. Anatole France, écrivait à propos de cela : « *Quand on veut rendre les hommes bons et sages, libres, modérés, généreux, on est amené fatalement à vouloir les tuer tous.* » et ce « tuez les tous » commença par le Roi lui-même.

En ce sens, ce procès est bien le premier procès politique de l'Histoire dont le ressort fondamental est toujours le même : justifier, ou prétendre justifier, l'élimination d'hommes au nom de la Raison, de la nécessité, du bonheur du peuple que seule une élite éclairée est capable de définir. En fait de Raison, il n'y a que la Force, la loi du plus fort, ou de celui qui se croit l'être temporairement.

Vérité d'aujourd'hui, erreur intolérable de demain.

Robespierre pouvait dire à juste titre « *Louis ne peut donc être jugé, il est déjà condamné ; il est condamné, ou la République n'est point absoute.* » L'intention perfide se révèle dans ses mots.

Il ne s'agit pas de rechercher la vérité et de faire justice, il s'agit de la forger, de l'inventer, de l'imposer ne serait-ce que pour refuser la responsabilité d'une faute que l'on avoue mais dont on se refuse en même temps qu'elle puisse vous être reprochée.

Au fond, au cœur de cette lutte s'est joué et se joue, au-delà même de la question de la Vérité, l'opposition entre deux conceptions de l'humanité et de la liberté

. Là où la Foi chrétienne appelle un Homme nouveau régénéré dans la Rédemption accomplie par le Christ, modèle de cette humanité nouvelle unie dans une égale dignité de Fils de Dieu et n'ayant de consistance que dans cette référence à Dieu, les conventionnels voulaient l'avènement d'un Homme neuf, sans attache, sans histoire, forgé par lui-même, maître de lui-même.

Un homme qui se donne à lui-même la Vérité, pire qui est la seule vérité.

Il fallait donc en finir avec le Roi et avec ce qu'il représentait. Il fallait donc en finir avec l'aura sacrée qui l'entourait et qui ne renvoyait non à lui-même mais à Dieu seul.

Il fallait donc en finir avec la Foi qu'il portait et professait.

Pour les conventionnels, la liberté supposait de lutter tout ce qui pouvait empêcher l'expression de cette liberté. La Personne devait s'effacer devant l'individu seule référence admissible, référence ultime congédiant Dieu et la nature elle-même.

Dans leur ivresse, ils ne se rendaient pas même compte que leurs principes nouveaux contenaient déjà en eux-mêmes les germes de leur propre destruction.

Qu'est-ce donc qu'une vérité dont chaque individu est le maître, dont chaque individu est tout à la fois la mesure et l'horizon ?

Une vérité qui n'est plus objective mais seulement subjective, qui n'est plus un donné mais une conquête individuelle que j'entends défendre contre toute atteinte venant de l'extérieur de ce Moi détestable ?

Cet homme neuf veut s'affranchir de toute limite, il veut se créer lui-même, esclave consentant de sa fantaisie ou de son désir, refusant sa nature propre voulant s'inventer et imposer à tous son invention, souvent maladroite, de lui-même.

Une liberté qui n'est plus ordonnée à un bien plus grand qu'elle-même n'est plus qu'une machine insensée, un monstre délirant, un mensonge.

Or un homme sans limite est surtout un homme qui n'accepte plus au final aucune vérité, plus aucune référence stable et capable d'engager sa propre responsabilité tant à l'égard

de soi qu'à l'égard des autres. Lorsqu'il n'y a plus ni Dieu ni maître il ne reste plus que des tyrans.

Chacun devient le tyran de tous les autres, ce que je pense est tout aussi légitime, et même davantage, que ce l'autre pense ou croit. Lorsque tout se vaut, plus rien n'a de valeur.

Cette société fluide, comme le dirait le Pape François a commencé durant ces journées obscures à la Convention nationale.

Le relativisme a remplacé le dogme, pire, il est devenu lui-même le dogme de la société nouvelle. Le Saint Pape Jean-Paul II écrivait « *s'il n'existe aucune vérité dernière qui guide et oriente l'action politique, les idées et les convictions peuvent être facilement exploitées au profit du pouvoir. Une démocratie sans valeurs se transforme facilement en un totalitarisme déclaré ou sournois, comme le montre l'histoire* ». Les mois qui suivirent la mort du Roi le prouvèrent avec une sanglante confirmation, les temps que nous vivons donnent raison au Saint Pape peut être même au-delà de ce qu'il redoutait.

Car oui, frères et sœurs, on peut refuser la vérité au non de la liberté sans limite, mais il en est une qui s'imposera toujours : la force et avec elle l'arbitraire des puissants.

De ceux qui dominant le monde par les puissances de l'argent, du pouvoir ou de la technologie, de ceux qui, individualistes comme les autres, ont les moyens d'imposer leur vérité et de semer dans l'opinion des hommes la division.

La liberté n'a de sens que rapportée au Bien commun, elle n'a de consistance que si elle engage la responsabilité de celui qui agit.

Ici, la Liberté devient affirmation de soi jusqu'au mépris des autres. La vérité n'est plus un bien précieux à rechercher, elle devient un accord précaire et passager au bénéfice des plus forts ou de ceux qui crient le plus.

La dignité de la personne humaine n'est plus un principe intangible, vrai en elle-même, elle n'est plus que le fruit d'une définition déterminée par une majorité sans appui ni solidité.

La nature n'existe plus et même la science disparaît avec elle.

Et voilà qu'aujourd'hui, les héritiers de cette philosophie se lamentent face aux concepts de vérités alternatives, de post vérité et autres novations du même ordre sans voir que ce sont leurs propres idées mortifères qui ont engendré ce désordre.

Le monstre a échappé à ses créateurs.

Face à cette vision, du désordre et du refus de Dieu il y avait un homme et un chrétien.

Confronté à une liberté dont il présentait qu'elle deviendrait cannibale où l'amour de soi semble le seul moyen d'être libre, où le culte de l'égalité semble passer par l'affirmation d'un égoïsme exacerbé, aboutissant à la destruction même de l'humanité dans sa dignité intouchable et inaccessible, Louis XVI n'est pas le meneur d'une « Contre-Révolution », il offre un « Contre-témoignage », celui du Chrétien.

*« Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les sages, ce qu'il y a de faible dans ce monde voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les forts ».*

Le Roi va donner à ses accusateurs, ivres de leur nouveau pouvoir, le témoignage de la liberté véritable, enracinée dans la Foi et dans la certitude que face à l'erreur seul le don total de soi, y compris et surtout pour les méchants est le seul chemin conduisant à la Vérité.

Il ne retient rien pour lui-même, il ne revendique rien pour lui-même mais il s'offre lui-même pour le bonheur de tous, par amour pour tous. Dans la solennité de son Sacre, le Roi a lié son existence au mystère de ses noces avec la France et avec son peuple sous le regard de Dieu. Confronté aux tribulations les plus extrêmes il veut demeurer fidèles à ses serments et il ne trouve la force de le faire que dans la volonté d'imiter le Christ, son Sauveur.

Toute parole était vaine, la seule qui pouvait être entendue était donc de se laisser conduire à l'abattoir comme le Christ accepta de le faire et dans le même esprit que celui du Seigneur lui-même.

Louis XVI trouve ici la plénitude de sa liberté qui a tellement frappé les témoins de son exécution. Celui que l'on disait irrésolu a trouvé dans cette liberté d'un amour sans limite, prêt à donner sa vie même, la force nécessaire pour, au comble de la faiblesse, manifester la toute-puissance de la Sagesse de Dieu et confondre les superbes.

La liberté à un prix, celui de sa Vie.

Ce témoignage nous parle aujourd'hui encore parce qu'il est de toujours, parce qu'il est absolument chrétien. Et parce qu'il nous montre le chemin pour lutter à notre tour contre les forces du mal qui détruisent nos sociétés.

Dans la faiblesse la force, dans la folie la sagesse.

Le voilà donc le tyran dont il fallait se débarrasser !

Comment ne pas penser ici à cette répartie de Madame Elisabeth devant le Tribunal révolutionnaire qui, l'accusant d'être la sœur du « dernier tyran », répondit simplement, « *si mon frère avait été un tyran, je ne serais pas à la place où je suis, ni vous à celle où vous êtes* ».

Cette vénérée princesse semblait ainsi dire à ceux qui entendaient la juger, chercher le tyran, il est là sous vos yeux, c'est vous-même !

Louis XVI n'a pas voulu être ce tyran.

Car oui, nous pouvons dire que la seule crainte du Roi fut de mal agir face à son peuple, alors que la seule crainte de ceux qui désormais gouvernent est de perdre le pouvoir qu'ils ont conquis.

Ici un Roi qui refuse de se compromettre là des gouvernants prêts à toutes les compromissions.

La tyrannie n'est pas toujours violente ou bruyante, elle peut être silencieuse et vicieuse.

L'exemple que Louis XVI nous donne doit nous encourager à lutter avec les armes mêmes qui furent les siennes et que le Seigneur nous donne.

Car la Vérité n'est pas un concept à défendre, la Vérité est une personne le Christ, la vérité est une personne à suivre et à imiter, le Christ, la vérité n'est pas ailleurs que dans l'Amour qui est le Christ lui-même.

S'en approcher c'est trouver le Royaume de Dieu, tout donner, même sa vie pour en vivre de ses lois, des lois de vérité, de Justice et de Paix.

« La vie des justes est dans la main de Dieu, aucun tourment n'a de prise sur eux. (...) Aux yeux des hommes, ils subissaient un châtement, mais par leur espérance ils avaient déjà l'immortalité. (...) Ils seront les juges des nations et les maîtres des peuples, et le Seigneur régnera sur eux pour toujours. » Sagesse 2